

Vie, poésie et folie
de Friedrich Hölderlin

WILHELM WAIBLINGER

*Vie, poésie et folie
de Friedrich Hölderlin*

Traduit de l'allemand par

LIONEL DUVOY

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

TITRE ORIGINAL

Friedrich Hölderlins Leben, Dichtung und Wahnsinn

IL y a longtemps déjà que je me suis proposé de communiquer au monde quelques éléments du passé d'Hölderlin, de sa vie actuelle, ou plutôt de sa demi-vie ténébreuse, et plus particulièrement du terrible rapport qu'il existe entre elles ; de plus d'un côté, les amis de sa Muse m'y invitèrent. Car une relation de cinq longues années ¹ avec le malheureux m'a plus que toute autre mis en situation de l'observer, d'apprendre à le connaître, de scruter la course fantastique de ses idées et même les causes et premiers commencements de sa folie. Plus que tout autre, je me donnai la peine de supporter ses caprices, et tandis que le peu de ses anciens amis lui rendant visite dans sa solitude de plus de vingt ans ne pouvaient y demeurer plus

Friedrich Hölderlins Leben, Dichtung und Wahnsinn a paru pour la première fois in *Zeugenossen : ein biographisches Magazin für die Geschichte unserer Zeit*, édité par Friedrich Christian August Hasse, 3^e série, 3^e volume, n^o XVII-XXIV, Leipzig, Brockhaus, 1831.

© Laporte / Leemage pour la photographie.

© Éditions Allia, Paris, 2010.

1. Waiblinger rencontra Hölderlin le 3 juillet 1822 à Tübingen, dans une maison aujourd'hui dédiée à sa mémoire. Hölderlin, qui y vécut de 1807 jusqu'à sa mort en 1843, y occupa une chambre au premier étage d'une tour, flanquée sur la rive gauche du Neckar, qu'il baptisa lui-même *Hölderlinturm* (la tour d'Hölderlin). (Toutes les notes sont du traducteur.)

d'un instant – soit que leur pitié fût trop vive, soit qu'ils se trouvassent trop profondément ébranlés à la vue de cette triste déchéance spirituelle, soit encore qu'ils en eussent tôt fait leur affaire, en considérant qu'il n'est désormais plus possible d'échanger avec lui le moindre mot sensé, et qu'il ne vaut pas la peine de prêter attention à l'état psychique d'un aliéné –, je ne considère pour perdue aucune des heures que je lui ai consacrées, le visitant sans relâche durant plusieurs années, le voyant souvent chez moi, l'amenant avec moi pour des promenades solitaires dans les jardins et les vignes, lui procurant quelques fois du papier pour écrire, parcourant ses manuscrits encore inachevés, lui apportant des livres, me laissant faire la lecture et l'engageant un nombre incalculable de fois à jouer du piano et à chanter.

Ainsi m'habituai-je peu à peu à lui, repoussant l'effroi que nous ressentons dans la proximité de ce type d'esprits funestes, de même que, pour sa part, il s'accoutuma à ma présence, éloignant de lui la crainte qui le coupe de toutes les personnes dont il n'a pas une parfaite connaissance. J'avais alors bien à l'esprit de voir si je ne réussirais pas à réaliser l'anatomie de son état psychique actuel, à déduire, sous une forme strictement scientifique, la genèse de la déplorable confusion de son âme,

et à poursuivre cela jusqu'au point où l'équilibre en vint à être inexorablement perdu ; seulement, tout ceci fut oublié, avec cent autres projets éphémères, dans la pression et l'agitation d'une existence par trop mouvementée. Dès lors, puisque mon merveilleux et mélancolique ami est si éloigné de moi, et que la triste image du solitaire a été engloutie par le ciel lumineux du Sud, c'est par une singulière inspiration, tirée de la patrie, que je suis encouragé à accomplir enfin mon vieux dessein. Je n'y résisterai pas plus longtemps. Et quoique mon ambition n'est pas de m'aventurer dans une dissection philosophique de l'intériorité d'Hölderlin, je m'engage néanmoins à partager tout simplement les observations et les remarques qui se sont imposées à moi dans le commerce que j'ai eu avec lui. Certes, cela nous obligera parfois à spéculer quelque peu ; mais, nous nous cantonnerons toujours à l'intérieur des limites de la simple observation, nous réaliserons un modeste portrait de caractère, non pas une investigation psychologique, espérant par là rendre un service nullement dommageable au grand nombre de ceux qui s'intéressent à Hölderlin, qui ont de l'estime pour sa Muse, et qui entendraient volontiers quelques précisions à son sujet, en parlant de lui et en montrant comment cet esprit s'est troublé, comment il se

comporte désormais, aussi bien en lui-même et envers lui-même qu'à l'égard de son propre passé et du monde extérieur. À ce propos, nous devons également dire un mot de sa poésie, dont les fleurs les plus belles et les fruits les plus mûrs – enfin rassemblés, nettoyés et portés à la lumière du monde par ces deux amis si respectables du poète que sont Ludwig Uhland¹ et Gustav Schwab². Puisque, de fait, nous ne savons pas s'il est encore seulement du côté de l'existence, en ce que nous sommes, depuis un an déjà, séparés de lui par une ligne étendue, et que vingt-quatre ans au moins d'une fermeture à tout contact avec le monde et les hommes ont fait qu'il ne peut quasiment plus être considéré comme faisant partie du monde des vivants, il n'y aura nul manquement au sentiment et à la bienséance si nous dépeignons publiquement

1. Poète né et mort à Tübingen (1787-1862), auteur notamment du *Bon camarade* (1809), poème patriotique mis en musique par Silcher en 1825, auquel les Allemands prêtent la même valeur que leur hymne national.

2. Pasteur et écrivain né et mort à Stuttgart (1792-1850), auteur d'un recueil de poèmes (1828) et d'une anthologie de contes faisant aujourd'hui encore référence (*Das Buch der schönsten Geschichten und Sagen*, 1837).

son état. Car, comme sa poésie et sa vie appartiennent à notre époque, à notre patrie, à notre savoir, il suffit que nous nous interdisions d'avancer trop près du malheureux, et que nous soyons dissuadés, en vertu de l'obscur vénération craintive pour la puissance inconnue avec laquelle il a été aux prises toute sa vie durant, et dont la force despotique et effrayante s'oppose si souvent, dans l'œuvre qu'il nous a laissée, à ses plaintes et à sa lutte, de former, dans une précipitation indue, voire sacrilège, un jugement général sur un phénomène spirituel qui, en fin de compte, demeure pour nous une énigme, tandis que nous pouvons bien gesticuler autant que nous voulons avec notre sagesse, pour l'analyser et la décrire dans ses causes et ses conséquences.

Nous parlerons d'abord de la première partie de sa vie dans le monde extérieur, puis nous réunirons d'emblée nos remarques, aussitôt que nous aurons trouvé ce qu'il faut relier à sa seconde existence. Car les germes, raisons et causes premières de cette dernière doivent être recherchés dans ses années de formation plus anciennes, et pour ainsi dire spécialement et uniquement dans la malheureuse conformation

subtile de son âme qui, à force d'illusions trop nombreuses, d'événements douloureux et de tristes combinaisons de circonstances externes, s'est finalement anéantie en elle-même.

Friedrich Hölderlin naquit en 1770, à Nürtingen, Souabe. Il semble que sa prime éducation ait été bénéfique, tendre, remplie d'amour et raffinée. Hölderlin conserva toujours une grande affection pour son lieu de naissance et pour sa mère, laquelle était encore en vie quand j'ai quitté l'Allemagne¹. L'infinie délicatesse avec laquelle la jeune âme fut composée, un naturel noble, une imagination audacieuse et téméraire qui, dans ses premières années d'enfance, se berçait déjà de rêveries poétiques, construisant progressivement un monde que l'adolescent accompli, dans ses plus amères souffrances, percevait comme une création de son intériorité et comme l'âpre et difficile antithèse au monde réel, un sens extrêmement vif de la musique et de l'art poétique, le véritable élément qui devait bientôt se faire jour chez l'enfant et qui fut manifestement provoqué, alimenté et

1. À l'automne 1829, Wilhelm Waiblinger partit pour Rome. Il y mourut d'une pneumonie, à l'âge de vingt-cinq ans, sans voir paraître son témoignage sur la vie d'Hölderlin.

soutenu par les tendres soins de ses parents. Déjà, le visage de Friedrich était excessivement aimable : son beau regard profond et ardent, son front haut, son air discret, plein d'esprit, séduisant sans écœurer, se gagnèrent tous les cœurs. Sa bonté d'âme, une noblesse innée, sa manière chaleureuse et vivante de penser et de ressentir, ainsi qu'une grâce qui lui était naturelle, le rendaient tellement agréable, et son intelligence et ses brillants talents comblaient des meilleurs espoirs ses professeurs et son entourage. Un sens pur, un cœur immaculé et totalement vierge – tels les conserve-t-il dans sa seconde vie – lui promettaient attention et amour quand il commença à créer à partir de la source limpide de son intériorité, et qu'il se consacra résolument à la poésie, là encore, au moment où, une fois sur deux, le destin cruel travaillait à détruire son âme. Hölderlin serait resté pur et sans taches en son âme douce et presque féminine, s'il n'avait dû couler : pour lui, les divertissements brutaux, l'étourdissante ivresse des sens ne pouvaient être que corruption et mort. La suite nous l'enseigne.

Talentueux, doté du meilleur cœur, des manières les plus prévenantes, d'un visage des plus expressifs et des plus charmants, le jeune Hölderlin ne pouvait que plaire et s'attacher

autant les jeunes gens que les plus âgés. Dès lors, si, à la suite de cette jeunesse vécue dans le bonheur, l'on avait donné à cet adolescent en pleine croissance une direction qui eût été plus conforme à ses inclinations et à ses souhaits, à ses rêves et à ses talents, son esprit serait resté éternellement clair. Seulement, il fallut qu'il en soit autrement. La mauvaise destinée conduisit Hölderlin vers un séminaire¹ où les jeunes gens étaient préparés et éduqués pour l'étude de la théologie. Il y fut, comme il l'a lui-même affirmé par la suite, et encore au moment de sa folie, déterminé de l'extérieur et forcé de se consacrer à la théologie. Cela contraignait totalement sa tendance. Il se serait volontiers livré exclusivement à l'étude de la littérature ancienne, des beaux-arts et surtout de la poésie, mais également de la philosophie et de l'esthétique. Peut-être bien que ce fut aussi la manière dont on pratique et enseigne les sciences et les langues qui nuisit à notre

1. Le *Stift* évangélique de Tübingen fut fondé en 1536. Il vit passer en ses murs Kepler et Valentin Andreae. Hölderlin et Hegel y étudièrent de 1788 à 1793. Schelling les y rejoignit en 1790 et Waiblinger y fut également élève, de 1822 à 1826.

adolescent plus impatient et mieux doué. On peut dire ce que l'on veut de ces établissements d'enseignement, il n'en reste pas moins vrai qu'on y délègue trop de pouvoir au seul professeur. Quand on voit combien ce type d'esprit, quelle que soit l'étendue de son savoir, est souvent extrêmement borné, trouble et sans finalité, avec quels louvoiements il travaille pour atteindre son objectif, combien tout en lui est compliqué, combien il est rare que les professeurs soient hommes à posséder un cerveau et des jugements éclairés, eux qui comprennent peu les moyens propres à diriger la jeunesse, de combien peu de talents et de forces ils disposent pour éveiller les facultés naissantes, les nourrir et les mettre sur la bonne voie, à quel point ces gens de cabinet ignorent la vie et connaissent peu les hommes, on peut concevoir la possibilité que des talents d'importance soient rendus totalement fous et mis en danger de ne plus pouvoir, par leur autodidaxie, améliorer ce qui fut en eux corrompu par l'étroitesse d'âme et l'incompétence. Alors que l'enseignant devrait être en mesure de déceler chacune des qualités de l'élève et d'agir, d'une façon ou d'une autre, sur la réceptivité de l'individu en fonction de sa nature, on ne fait pas de différence tandis qu'on l'entraîne